NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

72 Nº 3 1950

L'oratorien Faber

Raoul PLUS (s.j.)

p. 296 - 301

https://www.nrt.be/it/articoli/l-oratorien-faber-2685

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'ORATORIEN FABER

L'écrivain. — Le maître spirituel

Au tome second de ses Souvenirs : *Les grandes amitiés,* Raïssa Maritain rapporte ces paroles de Léon Bloy qui n'était pas toujours un mauvais juge : « Le Père Faber me paraît être le plus grand écrivain ascétique du siècle... ». Certains mettraient peut-être une sourdine à un jugement aussi catégorique. Ce qu'il y a de certain, c'est que, parmi les auteurs spirituels, Faber, non seulement n'a pas vieilli, mais demeure en bonne place dans le peloton qui tient la tête. Le peu que nous dirons permettra d'en décider sur pièces exactes.

I. — *L'écrivain*

Faber composa toutes ses œuvres spirituelles en cinq ans, de 1853 à 1858. Il avait lu énormément, accumulé des matériaux; il possédait une mémoire prodigieuse et une verve inépuisable. Quand il s'attelait à un sujet et qu'il avait suffisamment de loisirs, il pouvait travailler jusqu'à seize heures par jour. Mais, de santé toujours déficiente et au surplus bousculé par la vie, il ne posséda point ce calme qui permet de donner au talent la mesure pleine; certains développements sont lâches, verbeux; ailleurs, le plan n'est pas assez ferme. N'exigeons pas d'ailleurs des auteurs anglais, pas plus Newman que Faber, la rigueur de logique des « latins »; du moins est-ce une logique aux divisions moins accusées et plus fuyantes.

Mais où l'on voit que Faber était un écrivain de race, c'est à la qualité rare de formules bien frappées, de slogans, d'aphorismes exprimant en quelques mots à la Pascal une vérité théologique, un point de dogme, un détail de psychologie, un conseil de spiritualité : « L'invisible reine de tous les mystères, la sainte Trinité »; « La puissance de l'art est dans le triste »; « Ce remplaçant de Jésus-Christ, le chagrin »; « Oh ! combien terrible dans ses douceurs la maternité de Marie ». Dans *Le Saint-Sacrement,* I, 8 : « Quelle douce et profonde mélancolie dans ce mot *patria* à la fin de l'*O Salutaris,* comme si le voisinage même de Jésus ne faisait que raviver le sentiment de notre exil »; « L'Eglise est moins à son aise dans un concordat que dans les catacombes »; « Il n'est point de signe de tiédeur plus infaillible que de traiter légèrement le Saint Sacrement ». Au t. I de *Bethléem* : « Il n'y a pas dans la vie d'endroit si pleinement éclairé par le soleil où ne pénètrent les longues extrémités des ombres des douleurs à venir ». Pensant au Verbe au moment

---

(1) Faber, né en 1814, fait ses études à Harrow, puis à Oxford. Anglican zélé, il participe au mouvement tractarien, songe à entrer dans la carrière ecclésiastique et décide de ne pas se marier. Il étudie beaucoup, se rend à Rome, comprend que le protestantisme n'est pas la religion véritable, abjure en 1845, est nommé en 1849 supérieur de l'Oratoire de Londres et meurt le 26 septembre 1863. — Voici, par ordre chronologique, la liste de ses œuvres spirituelles : *Tout pour Jésus. — Progrès de l'Ame. — Le Saint-Sacrement. — Le Créateur et la créature. — Le pied de la Croix. — Conférences spirituelles. — Le précieux Sang. — Bethléem.* — Il existe en outre différentes *Notes sur des sujets de doctrine et de spiritualité,* qui ont été éditées après sa mort. Faber composa encore des cantiques populaires dont quelques-uns sont célèbres, et plusieurs Vies de Saints.

de s'incarner : « Le Dieu éternel était sur le point de devenir un Nazaréen » ; et songeant à Marie en ce moment : « Lorsque l'ombre du décret éternel vint à glisser au-dessus d'elle... ». Au t. II de ses *Œuvres Posthumes* : « Nous sommes trop facilement satisfaits de la douleur que nous causent nos péchés » ; « Un habitant d'un autre monde qui ne connaîtrait pas le caractère de Dieu pourrait-il s'en rendre compte d'après notre manière de vivre ? » ; « En tout et partout je ne puis jamais voir autre chose que la lumière » ; « Dieu récompense minutieusement. Il attache aux petites choses plus d'importance que nous ». — Et dans ses *Conférences Spirituelles,* que de pensées à glaner, celle-ci par exemple : « Il est difficile d'être diplomate et contrit à jamais ». De même au t. I de *Bethléem* : « Le progrès qui est l'infirmité radicale des créatures ». Jésus « âgé d'éternelles années au moment où il vient au monde ». Faber nous montre le temps, « créature bien ancienne, la plus ancienne de toutes les créatures », vaincu par l'antique jeunesse du Verbe : « Le temps, qui avait déjà traversé tant et de si longs âges et qui avait peut-être duré d'immenses époques séculaires avant la création de l'homme, était plus jeune d'un nombre infini de siècles que l'Enfant de Bethléem ». Bethléem n'était pas sa première demeure ; Faber décrit le ciel d'où le Fils de Dieu contemple la terre qu'il prépare à sa venue : « Le feu central du globe travaillait avec une exquise délicatesse les métaux et les pierres précieuses qui devaient orner ses autels, relever la tiare de son Vicaire ou parer les chasubles de ses prêtres ».

Faber n'est pas seulement un écrivain parce qu'on trouve chez lui des formules bien frappées, des passages où se manifeste la griffe, des morceaux de bravoure. Ce sont toutes les pages qui témoignent d'un talent de styliste de premier ordre.

Quand il expose une thèse, il est clair, paisible ; il répugne à la polémique. Son développement part des hauteurs et coule avec une ampleur grandissante ; on dirait un beau fleuve. Très sûr en théologie et dans le domaine spirituel, il évite l'étalage des preuves, le renvoi à des références multiples ; il parle d'autorité, sans pédantisme ni surcharges, maître de lui, nuancé, informé, saintement conquérant.

Nous pouvons juger de sa parole écrite. Que penser de sa parole orale ? Sa verve était irrésistible ; son accent, d'un apôtre. Son ton était flexible, vivant, aisé, noble toujours et cependant familier, riche en nuances, convaincu et convainquant. Il livrait son âme toute vivante, toute chaude ; on doit reconnaître en lui un des bons, un des grands orateurs de son temps.

En homme qui a beaucoup dirigé, il possède une psychologie des plus riches. S'il est sévère pour le scrupule, il décrit *con amore* l'esprit d'enfance. Sur ce point, les pages de son *Bethléem* sont des plus révélatrices. On ne lira pas sans profit, dans *Le Saint-Sacrement,* I, 215-216, le parallèle entre la dévotion à la Sainte Enfance et la dévotion à l'Eucharistie. Au tome I[er] encore du *Saint-Sacrement,* il décrit avec bonheur le mécanisme psychologique de l'humilité. Ailleurs, dans ses *Conférences Spirituelles,* il a toute une causerie sur *la simplicité,* passage à comparer avec *Bethléem,* I, 275-276, où il y a des lignes exquises sur la simplicité des bergers, et sur la simplicité des Mages : « La science véritable a aussi sa belle simplicité. »

Quelle finesse également dans son étude sur l'action du Saint-Esprit dans l'âme et sur les réponses de l'âme aux invitations du Saint-Esprit, ou encore, sur « les avantages spirituels d'une mauvaise mémoire », sur les méfaits de l'empressement naturel ou la monotonie dans la piété.

C'est à chaque pas, pour ainsi dire, que les remarques piquantes ou savoureuses dénotent la pénétration de l'écrivain. A propos de Siméon et d'Anne : « Dieu vient aux saintes âmes non tant dans les actions héroïques que dans la fidélité à des dévotions ordinaires » ; à propos des Mages qui perdent l'étoile

et des bergers qui viennent de nuit à la crèche : « Que de fois Dieu choisit, pour nous enseigner, la nuit plutôt que le jour » ; à propos de Joseph et de Marie, quêtant vainement une place dans le caravansérail : « Il est rare que la modestie soit persuasive. Un extérieur réservé est peu éloquent auprès de la généralité des hommes ». Ailleurs, il souligne : « Etre heureux sans le savoir, c'est le bonheur le plus véritable de tous ». « Cette contradiction apparente que l'innocence dût faire pénitence est une des lois de l'Incarnation » ; « Quelle permission merveilleuse pour nous que la permission d'aimer Dieu » ; « Comment se fait-il que la préparation occupe une place tellement plus large dans les œuvres du Créateur que dans celles des créatures ? » ; « Le bien et le mal, quoique pour des raisons opposées, recherchent l'obscurité ». Nous citons spécialement Bethléem ; d'aucuns prétendent que c'est le meilleur ouvrage de Faber.

Dans *Le Progrès de l'âme*, il observe : « La sollicitude du démon pour nous pousser à l'infidélité nous montre assez quelle est l'importance capitale de la fidélité ». Dans ses *Œuvres Posthumes*, il confesse n'avoir eu, par la miséricorde de Dieu, aucun doute contre la foi. S'il pouvait y avoir un point sur lequel il serait incrédule, ce serait sur « l'océan sans borne de la patiente tendresse de Dieu ; ce que j'ai le plus de peine à croire, c'est qu'étant la brute et le démon que j'ai conscience d'être, je puis voir, à toute heure, dans mon Dieu qui me sourit avec amour, tout prêt à me pardonner, un père, un ami, un frère d'une affection ineffable et inaltérable, quelqu'un que mes services et mon amour peuvent réjouir et qui daigne manifester qu'il a besoin d'eux. »

II. — *Le maître spirituel*

Le P. Faber a dit de lui-même « qu'il essayait de mettre en harmonie l'ancienne spiritualité de l'Eglise avec la moderne, en donnant peut-être une certaine préférence à la première ». Dom Guéranger note qu'« il possédait sainteté de vie, connaissance des choses divines, expérience des opérations de la grâce en lui-même comme dans les autres ».

Dès Oxford, étudiant et encore protestant, il s'exerce à une grande pureté de vie ; on sent déjà chez lui le sens et le goût du monde invisible, qui se transformera plus tard en amour de la méditation. N'écrit-il pas — il n'a que 21 ans — : « J'ai souvent pensé que nos premiers parents, dans leur état de bonheur, avaient, du monde invisible, une idée profonde... Si cette vision nous était rendue... quel spectacle ! le dédale des causes qui s'enchaînent et se déroulent sans fin ; le labyrinthe de ce que nous appelons hasard et accidents ; le rayonnement presque infini des actions humaines ; les harmonies de la nature... ; l'innombrable compagnie des anges... ; les esprits du mal se répandant sur la terre de tous côtés, sous toutes formes, dans une affreuse agitation. »

Pasteur anglican, Faber s'adonne à la prière, à la mortification, qu'il pousse souvent trop loin : « Nombre de Puséistes se sont ruiné la santé et ont ruiné la santé de leurs subordonnés, en voulant imiter brusquement tous les Pères du désert à la fois... » ; il s'exerce à la conduite des âmes, au zèle désintéressé, à l'étude des auteurs ascétiques les plus qualifiés, saint François de Sales, saint Alphonse de Liguori, etc., à la lecture des vies édifiantes, saint Philippe de Néri et surtout des saints anglais.

A l'Oratoire, il a, pendant cinq ans, charge de former les jeunes religieux, alors qu'il est lui-même entré de fraîche date. Il confesse et dirige, avec un art consommé, prêtres, religieuses, personnes du monde ; il sait unir l'esprit surnaturel le mieux exercé au plus parfait bon sens, la fermeté la plus austère à la bonté la plus maternelle.

A un prêtre toujours en opposition avec son entourage, ses supérieurs y compris : « Toute votre vie, vous avez eu une tendance à être contre tout le

monde et à mettre contre vous tous ceux qui étaient au-dessus de vous, soit chefs des différents collèges, soit évêques, et cette tendance ismaélite met en relief ce qu'il y a de moins noble et de moins aimable dans votre caractère ». A une novice : « La vertu spéciale qu'il vous faut choisir doit être la simplicité, c'est ce qui vous manque ». A une mère de famille qui négligeait, par piété mal comprise, son devoir d'état : « Toute votre faute vient d'amour-propre. D'abord c'est Dieu qui vous impose vos devoirs de mère, tandis que c'est vous-même qui choisissez et vous imposez vos pratiques spirituelles. Secondement, vous préférez les pratiques spirituelles au tracas des enfants dans un esprit d'immortification... Je veux que vous compreniez bien : 1° que la vie spirituelle consiste beaucoup plus dans l'esprit intérieur... que dans les choses elles-mêmes; 2° plutôt dans les circonstances où Dieu vous a placée que dans les dévotions; 3° que votre peu de goût pour vos devoirs extérieurs est un signe qu'il faut en faire votre mortification; 4° que les devoirs qui concernent le salut des autres ont plus de valeur en fait que les pratiques spirituelles et les dévotions particulières... Je demande de vous : 1° que vous ayez davantage vos enfants avec vous; 2° que vous fassiez plus d'attention à leurs défauts; 3° que vous leur parliez plus souvent de Dieu, de Jésus-Christ, de notre sainte Mère et des anges; 4° que vous preniez plus de peine à vous les attacher et à gagner leur amour, et 5° que vous considériez qu'un quart d'heure passé de la sorte a cinquante fois plus de conséquences spirituelles que des heures d'oraison mentale ». En matière de vocation, il agit avec prudence : « Ma pratique est toujours de permettre à mes pénitents d'aller dans un couvent, si je le juge convenable, mais je ne corresponds jamais avec le couvent. Je laisse cela entièrement au pénitent... Les confesseurs ne valent rien pour juger autre chose que ces deux points : 1° Si le pénitent offre les apparences d'une vocation; 2° Si cette vocation apparente est pour la vie active ou contemplative. Les meilleures supérieures m'ont dit avoir toujours reconnu cette vérité ». En face de détresses qu'il se sent impuissant à consoler : « J'éprouve une sorte de plaisir de mon impuissance, parce qu'il vaut mieux pour vous de n'être réconfortée que par Dieu seul. »

Homme d'oraison, il loue, chaque fois qu'il le peut, l'oraison : « La prière c'est une douceur si incroyable ! La Face de Dieu devenant chaque jour plus lumineuse, le sentiment même de notre immense nullité nous devenant positivement suave ! Oser tout en parlant au Seigneur bien-aimé ! trouver les grandeurs du ciel à rester prosterné à ses pieds, sans songer à lever les yeux plus haut ! Puis, parfois, peut-être pas souvent, quelle merveille de nous sentir nous fondre en Dieu ! *Seigneur, montrez-nous le Père et c'est assez.* Oh ! j'ai toujours aimé l'apôtre Philippe pour ce désir ! »

A son avis, l'oraison faite le matin est plus chargée de bénédictions; il en donne cette explication originale : « Les visites de Notre-Seigneur sont plus fréquentes dans la matinée. Le matin est son heure favorite du jour, car il est lui-même l'Orient du monde ». Dans l'oraison, ce qu'il préfère contempler, ce sont, avec les plaies du Christ, les attributs de Dieu : « Vous savez que ma grande dévotion, celle qui m'absorbe, est la dévotion aux attributs de Dieu. J'ai propagé cette dévotion dans tous mes ouvrages et je le fais tout spécialement à cette heure en écrivant *Le Précieux Sang* ». Parmi ses dévotions particulières, il faut citer son amour filial pour saint Philippe de Néri, le fondateur de l'Oratoire et son culte pour sainte Madeleine de Pazzi à laquelle, paraît-il, il ressemblait quelque peu physiquement. Il aimait le chapelet et ne concevait pas qu'une âme intérieure pût ne pas être attirée par cette pratique.

Une de ses idées chères était que la vie intérieure ne doit pas être seulement un trésor des cloîtres, mais une pratique de l'existence chrétienne dans

le monde. C'est l'objet de son *Tout pour Jésus*, qui porte en sous-titre : *Voies faciles de l'Amour divin* : « Je veux rendre à la piété sa joie et son rayon de soleil pour ceux qui, comme moi, ont besoin de ce secours » (Préface) ; « On prétend que j'envoie les gens au ciel sur des coussins... Si un homme est capable de faire des austérités, *tanto meglio* ; son cœur sera plein de Dieu ; mais s'il ne peut se flageller, se brûler, se cautériser, se priver de nourriture, pourquoi abandonnerait-il ce qu'il peut faire avec amour et n'en reviendrait-il pas à se contenter des préceptes ?... ».

Il avait dessein d'écrire trois traités pour aider les trois grandes catégories d'âmes, les débutants, ceux qui s'avancent dans la voie, ceux qui vivent dans l'union divine. En fait, il ne trouva le temps de rédiger que le second, qui, dans la liste de ses *Œuvres*, a pour titre : *Le Progrès de l'âme*. Le premier des trois volumes devait s'appeler : *Premières ferveurs*, et le troisième : *La Porte du Ciel*.

Grâce aux ouvrages qu'il a eu le temps de mener à bien, on se rend compte de ce qu'étaient les grandes dévotions qu'il préconisait, les points de morale sur lesquels il insistait.

En toute première ligne, la Sainte Trinité. « Le culte le plus tendre et le plus fécond en larmes, observe-t-il dans *Bethléem*, I, 7, est le culte des grandeurs insondables de la Trinité. Il n'y a pas de dévotion qui puisse, comme celle-là, fondre le cœur ni le remplir d'une douceur et d'une félicité plus filiale. »

Faber avait à un degré éminent le culte du Très-Haut : « La reconnaissance pratique de la souveraineté de Dieu est la base de la vie spirituelle... De notre idée de Dieu dépend, en grande partie, notre avenir, et même notre éternité... Une révérence profonde à son égard est le meilleur présage de persévérance dans nos recommencements » (*Œuv. Posth.*, II, 216, 242). Les pages sur la dévotion de Jésus au Père éternel, en particulier dans *Le Créateur et la créature*, dans *Bethléem* et dans *Le Saint-Sacrement*, comptent parmi les plus élevées et les plus chaudes de son œuvre. Et avec quelle ardeur il nous invite à ne pas mépriser les bontés de Dieu pour nous : « En présence d'un tel afflux de grâces, si la volonté de l'homme est libre en tout, ce qu'il est le moins libre de faire, c'est de se perdre éternellement. »

Du Fils, il a célébré l'Enfance dans les deux volumes de *Bethléem* ; il a chanté la divine Passion dans ses deux livres *Le Précieux Sang* et *Le pied de la Croix*, où il ne sépare pas du Sauveur crucifié la Mère des Douleurs ; *Le Saint-Sacrement* est un hymne vibrant à la gloire de l'Eucharistie. De l'Eglise, épouse du Christ, il a mis en vedette, surtout dans son opuscule *La dévotion au Pape*, celui qui en est sur terre la souveraine autorité.

Il n'oubliait pas le Saint-Esprit et souhaitait que chacun s'en fît une biographie personnelle ; il comptait lui consacrer un grand et beau travail ; les notes précieuses que renferment les deux volumes de ses *Œuvres Posthumes* le prouvent.

Faber, dans les questions de dogme, n'appartient à aucune Ecole, mais cherche partout son bien ; il va d'instinct à la doctrine qu'il estime la plus élevée et la plus épanouissante. Sauf sur un point ou l'autre, notamment quand il s'agit de l'Incarnation où il préfère à la doctrine de saint Thomas la position Scotiste d'après laquelle le motif de la venue du Verbe sur terre est moins le péché à racheter que le Fils à glorifier, il se rallie, mais sans esprit de système, à la théologie courante. En morale, il se fait partout et toujours l'avocat de la miséricorde. Il répugne aux thèses farouches du petit nombre des élus ; il fait crédit au Très-Haut et n'ignore pas le peu dont l'homme est **capable. Il exhorte de son mieux à la confiance, ne comprend pas le scrupule**

surtout s'il émane d'une crainte injustifiée de Dieu (2). Un jour il se demande : « Qu'arriverait-il si toute la terre aimait Dieu ? » et répond : « Elle ressemblerait au Purgatoire plus qu'à tout autre chose, car l'amour de Dieu n'empêcherait pas la souffrance, quoiqu'il supprimât à peu près la tristesse; mais il donnerait aux hommes la force de s'élever vers Dieu avec une patiente énergie, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à voir Celui qu'ils auraient tant aimé... ».

En spiritualité, il pousse à la louange les *Frères de la volonté de Dieu*, à l'adoration, à l'action de grâces; et, songeant au prochain, il insiste sur le devoir, pour chaque baptisé, de participer à la Rédemption : « Un chrétien qui se contente de remplir avec une certaine ponctualité la partie rituelle de sa religion sans se soucier du salut de ses frères, ni d'étendre le règne de Dieu, est une contrefaçon de chrétien. » Il recommande la bonté, la pitié pour les âmes du Purgatoire. Ses *Conférences Spirituelles* aux thèmes variés sont d'un richesse rare et montrent combien large était son clavier.

Sans doute, il n'égale pas Newman; il n'a pas le tourment religieux aussi tragique; son angoisse reste calme. Il n'a pas les responsabilités d'un chef d'école, et quel chef ! il n'a pas non plus cette envergure, qui fait de Newman, malgré des opinions de détail parfois criticables, un maître à penser. Mais Newman marquera surtout par ses études d'histoire et de philosophie religieuse, et, vu précisément sa hauteur, n'atteindra directement dans l'avenir que des élites. Ce qui fera la gloire incontestée de Faber sera d'aider, et pour longtemps encore, nombre de consciences chrétiennes à mieux comprendre le plan de Dieu sur elles et à chercher la sanctification.

Mgr Mermillod, dans une Préface au livre du P. Bowden, le premier historien de Faber, ose comparer celui-ci à saint François de Sales, non certes par la qualité du talent, la similitude des occupations et des influences ou les allures du style, mais par la place occupée respectivement, dans l'histoire de la Spiritualité, par chacun d'eux : ce que François de Sales a été au sortir de la Renaissance et face au dix-septième siècle. Faber l'a été au seuil des temps modernes.

Cela paraît manifeste, surtout si l'on songe à ce que nous avons mentionné plus haut de la tentative de Faber pour rendre accessible aux personnes du monde la vie parfaite. *Tout pour Jésus* n'est-il pas le pendant, à plusieurs siècles de distance, de l'*Introduction à la Vie dévote* ?

Que l'on puisse, à propos de Frédéric-William Faber, évoquer, fût-ce d'un peu loin, le souvenir de Newman et de François de Sales, n'est-ce pas, à coup sûr, un bel éloge ?

Lille. Raoul Plus, S. I.

---

(2) Nous avons cité, dans *La Simplicité* (éd. Spes), pp. 75-76, un passage qui paraîtra dur à certains et qui est tiré de son étude sur *Les Illusions*, dans les *Conférences Spirituelles*, p. 184.